

Le Puy-Crapaud

MISSION RAMIER :

Nous sommes le 13 août 1943. Pour Axel, (François Michaut en résistance) les missions RAMIER sont réputées difficiles. Il ne l'ignore pas lorsqu'il se rend à un rendez-vous au Pam-Pam, bistrot à la mode de l'époque, sis rue Auber à Paris. Il y pénètre après avoir scruté les alentours et s'être assuré qu'aucune traction avant ne traîne dans le coin, pas plus que des personnages en chapeaux mous, signes distinctifs de la gestapo.

« Bonjour Monsieur, Bonjour Alex » ! Vous vous rendez dès demain en Vendée à Pouzauges. A proximité de ce village, sur une colline se trouve un radar. Il nous faut le maximum de renseignements, des documents sur son utilisation, des précisions sur les militaires qui l'occupent etc... Deux de nos agents vous ont précédé inutilement.

Nous comptons sur vous, c'est notre dernière tentative. A Pouzauges, vous descendrez à l'hôtel du Cheval blanc où vous êtes attendu. Voici une photo du radar et vos instructions. Détruisez les après en avoir pris connaissance

Et le personnage qui venait de l'interpeller ainsi, disparut sitôt les documents remis.

François Michaut s'appelle désormais François Lebas. Il s'interroge notre François en montant dans le métro. Deux échecs avant lui...il se doit donc de réussir mais, comment rentrer dans le radar ? Ce ne doit pas être chose aisée. Quel autre moyen ou subterfuge employer ?

Le 14 août il prend le train en direction de Pouzauges.

A l'époque les voyages sont toujours très longs. Les trains allemands sont prioritaires, de plus il faut compter avec les bombardements alliés sur les nœuds ferroviaires.

C'est vers 17 heures qu'il arrive à destination. Premiers pas dans le village qui lui semble cosu et accueillant. Bon signe. Le voici devant son hôtel. Deux militaires allemands sont attablés à la terrasse de l'hôtel du Globe, sis à proximité. A l'hôtel du Cheval blanc... bien blanc précise-t-il, personne. Seul l'hôtelier est là qui semble l'attendre discrètement, manifestement au courant de La mission. Il le conduit à sa chambre avec quelques amabilités des plus banales. Après un brin de toilette, François ressort histoire d'aller reconnaître les lieux. Il apprend alors que la colline en question s'appelle LE PUY-CRAPAUD.

A son retour à l'hôtel, en rentrant dans la salle de restaurant... il fait un bond en arrière. Ne voit-il pas là, attablés, ses propres cousins Montaingeon ? S'ils l'aperçoivent la mission est fichue. Il se replie discrètement et prévient l'hôtelier qui l'installe dans un recoin. Ce dernier en profite pour lui glisser un tas d'informations pour remplir sa mission, et surtout il l'informe que le lendemain 15 août se tient la fête du village avec courses de chevaux... mais toujours pas de « comment faire ? »

Pas très éloigné de sa table, il y a là, un soldat allemand assis, qui boit son cognac à petites lampées. Il est toujours seul lui dit l'hôtelier, ses camarades ne fréquentent pas mon hôtel. Ils vont au Globe.

Vers 21 heures la majorité des clients étant partis, ainsi que l'hôtelier, François se paye de culot. Il s'approche de l'Allemand un peu éméché et s'assit en face de lui. Stupeur du soldat, murmures désapprobateurs des quelques clients restants, lui-même est un peu honteux. Malgré tout il commande deux cognac. Parlant allemand, il lie la conversation. Il passe quelques jours de vacances mais il s'ennuie. L'Allemand accroche. Nouvelle tournée de cognac malgré l'air désapprobateur de la serveuse... et l'homme lui raconte sa vie. Sa femme travaillant dans une usine a été brûlée lors d'un bombardement au phosphore. Pas de nouvelles de sa famille. Son fils est en Russie. Lui-même a été blessé lors de la campagne russe de 1942. Il n'a pas de copains et le sous-off lui refille toutes les corvées sous les quolibets des autres. La preuve, c'est que lui sera de garde le lendemain et que tous ses camarades iront faire la fête.

A-t-il bien entendu ? Ce pauvre type serait-il la clé de son problème ? L'autre parle, parle, mais François est déjà au lendemain. Il échafaude des plans, tous plus ou moins réalistes. En le quittant il lui dit « Je viendrai te voir demain et j'apporterai une bouteille de schnaps » Il voit alors dans l'œil de son convive une lueur significative. Ce dernier se lève alors, et c'est tout chancelant qu'il quitte le restaurant sous les quolibets des quelques personnes encore présentes.

De son côté, pas très fier de cette relation, François regagne sa chambre en pensant que demain sera un autre jour.

15 Août 1943.

Alors que François prend son petit déjeuner, l'hôtelier vient s'asseoir à sa table.

A l'aide d'un croquis, il lui indique le point à atteindre pour avoir la meilleure vue possible sur le radar. François lui fait part de son entretien de la veille au soir avec l'Allemand. Il est au courant. Ses employés lui ont dit que : « Le monsieur qui était arrivé hier était un ami des Allemands et qu'il parlait le même langage » Il se demande alors s'il n'a pas commis un impair. Pris pour un collabo par des gens qui exècrent l'occupant, pourquoi pas pour un gars de la gestapo, est-il bien sage de persévérer ? Ne vaut-il pas mieux filer en douce ? Il reste. L'hôtelier lui procure une bouteille de cognac, à défaut de schnaps probablement, ainsi qu'une paire de jumelles

A l'aide du croquis il trouve facilement le point d'observation et avec ses jumelles il observe ce fameux Puy-Crapaud coiffé du radar. Le cœur battant la chamade il se pose toujours la même question: « Comment grimper là-haut et pénétrer dans ce monument entouré d'une haute enceinte faite d'arbustes et de grillage, du moins le voit-il ainsi de son poste d'observation? »

Comment franchir l'enceinte ? Il cherche vainement une ouverture. Cependant, il aperçoit dans l'énorme bunker en béton une porte que l'on atteint par un escalier ainsi qu'une grande fenêtre. Il voit aussi, hélas, un soldat tête nue, et un chien de grande taille. Aïe aïe aïe ! ça ce gêne !

Non découragé, il revient l'après midi pendant que la fête bat son plein...et son saoulard de la veille est là, apparemment seul pour garder le radar. Il redescend vite à la fête du village pour vérifier si les quatre autres soldats allemands y sont.... et ils y sont ! La chance est avec lui... et pourtant... les chiens, des molosses dressés à tuer...on verra plus tard.

Il attaque la montée du Puy-Crapaud, point le plus élevé de la Vendée s'élevant à 270 mètres, veste sur le bras et la bouteille de cognac à la main. « Je me prenais pour le petit chaperon rouge portant une tisane à sa mère-grand écrit-il, mais avec l'angoisse, une bonne poussée d'adrénaline et la frousse en plus... » fin de citation.

Son « ami » est bien là, et les molosses aussi. Ils aboient, hurlent, ragent, bavent, prêts à le dévorer, ce qu'ils auraient fait sans la protection du grillage. Il agite alors la bouteille de cognac ce qui remplit de joie le militaire, mais pas du tout les toutous qui doivent être écartés à l'aide d'un gourdin. François précise : « Après avoir décadennassé l'entrée, il me tendit la main que j'évitais de lui serrer en lui tendant son arrêt de mort »

Les voilà tous les deux dans le sanctuaire. Assoiffé, François lui demande un verre d'eau. L'autre lui présente la bouteille. Il décline son offre, mais son « vieux copain » ne manque pas de lui faire honneur.

C'est assis dans un fauteuil qu'ils reprennent leur conversation de la veille. La pièce est grande, une dizaine de mètre sur cinq. Aux murs un véritable éventail de fournitures de guerre : grenades à manches, fusils et fusils mitrailleurs, casques, panzerfaust (lance roquettes anti-char) etc... Sur la table un récepteur d'images d'où sort un bruit curieux, cinq appareils téléphoniques, chacun portant un nom de ville : Saint-Nazaire, Sables d'Olonne ...ainsi que des cartes et des documents. François s'efforce de tout mémoriser. Toutes les cinq minutes en gros, son buveur disparaît dans la pièce d'à côté. Rien qu'à l'odeur répandue, il comprend qu'il fait une petite visite à sa bouteille. Il lui rend tellement visite, qu'après avoir raconté sa vie d'une voix de plus en plus pâteuse, il s'affale dans un fauteuil.

François raconte : « Dès qu'il se leva pour continuer sa soûlerie, j'empoignais les cartes, les pliais, puis les documents dactylographiés, des graphiques sur papier millimétré et des notes manuscrites. J'enfournais tout le paquet sur mon torse dans ma chemise.

Ouf, terminé, la récolte semblait excellente. Il s'agissait maintenant de filer d'ici. J'étais saisi d'une grande fatigue, mes nerfs allaient lâcher, la tension avait été trop forte et je m'effondrais dans le fauteuil. Combien de temps suis-je resté ainsi avant que le soldat réapparaisse ? Je bondis, le pris par le bras pour le soutenir car il vacillait, lui mis son gourdin dans la main libre et ouvris la porte. Il se laissait faire. Il agitait maladroitement son gourdin. Il marmonnait je ne sais quoi. et descendit à petits pas l'escalier. Il tenta de hurler pour éloigner les chiens qui s'étaient précipités dès notre apparition à la porte de l'enceinte. Je lui expliquais que j'étais attendu à la fête, il ne comprenait rien. Les molosses étaient à quelques centimètres. Je ne faisais aucun geste et c'est avec précaution que j'aidais le crétin à ouvrir la porte. Une curieuse bouffée de pitié et de remords me noua la gorge trois secondes. Je regardais l'homme allemand. Il souriait. Je tirais la porte et quittai brusquement les lieux à grandes enjambées. Il me fallait maintenant m'éloigner au plus vite de ce guêpier» Fin de citation

Il est évident que le soldat bien trop ivre ne peut donner l'alerte. S'est-il rendu compte que les documents ont disparu ?... sûrement pas. Le danger ne peut seulement venir que des quatre compères lorsqu'ils rejoindront leur poste. Ce n'est pas pour tout de suite, donc il peut prendre le large en se noyant dans la fête. Ce qu'il fait. Qu'ils soient tous punis et que le soudard soit fusillé ce n'est pas son affaire... bien que....

Sans encombre, il rejoint le Cheval Blanc. L'hôtelier l'attend. Celui-ci refuse qu'il règle sa note et l'invite à partir au plus vite.

C'est dans la camionnette du boucher qui appartient lui aussi au réseau de résistance, qu'il rejoint la gare de Pouzauges et via Redon regagne Paris.

A la gare Montparnasse, il sait qu'il y a danger à sortir par la porte principale.

C'est là que la gestapo intercepte les individus qui leur semblent louches. Il emprunte donc une sortie secondaire et le 16 août il remet son rapport à qui de droit.

Chapeau Monsieur François Michaut....notre ami